

LES SOEURS DE BLANCHE- NEIGE

*Il faut aller dans les bois,
si non on ne grandit pas,
si non la vie ne commence pas.*

A la fin des années soixante-dix j'ai entrepris une collecte de contes dans deux villages de la montagne au Liban. La seule version de Blanche-Neige que je connaissais, à ce moment là, était celle des Frères Grimm que j'avais pu lire dans des recueils de contes européens. Je connaissais aussi la version de Walt Disney. Je pensais donc, jusque là, que c'était un conte européen.

A ma grande surprise, le premier conte merveilleux entendu lors de mon collectage, était justement une version de Blanche-Neige. L'héroïne ne s'appelait pas comme sa sœur allemande - d'ailleurs elle ne s'appelait pas du tout-, et n'avait aucune caractéristique physique autre que la beauté.

Certains détails m'ont semblé familiers, d'autres, plus étranges m'ont été expliqués par les informateurs, juste après l'enregistrement. D'autres encore, dont j'ai perçu l'importance intuitivement, c'est-à-dire qui ont suscité des questions, ont trouvé une ébauche de réponse plus tard.

C'est depuis que je me suis mise à rassembler toutes les versions disponibles de Blanche-Neige¹ pour essayer, à travers une étude comparative, de comprendre le sens des différents motifs de ce conte.

L'étude qui m'a le mieux éclairée est celle que Geneviève Calame-Griaule autour d'une version Nigérienne sous le titre de *Blanche-Neige au soleil*. Elle y développe une analyse ethnolinguistique, c'est-à-dire à la lumière du fonctionnement et des valeurs de la société où ce conte est transmis.

Aujourd'hui, je dispose de nombreuses versions qui s'éclairent les unes les autres et permettent de faire émerger le sens de certains détails, mais cela multiplie aussi les questions.

Je partirai de la version libanaise à partir de laquelle, je suivrai, un peu comme un fil, les différentes étapes de la vie d'une femme, depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte, femme-mère potentielle. Je tenterai de comparer des motifs de différentes versions soit pour exposer les questions que cela suscite, soit pour éventuellement ébaucher des éléments de réponse.

Mon miroir ! Mon miroir !²

Il y avait une femme et un homme qui avaient une fille. La mère est tombée malade et elle est morte. Le père s'est remarié. La fille était très belle. Elle l'a élevée jusqu'à ce qu'elle devienne une jeune fille. Quand elle est devenue jeune fille, sa marâtre est devenue jalouse d'elle. Elle avait un miroir qui était comme une magicienne. Elle le regardait et elle lui disait: "Miroir mon miroir. C'est moi la plus belle ou bien c'est ma fille ?" Le miroir lui répondait : "Ta fille est plus belle".

Elle était si jalouse ! Elle voulait par la ruse se débarrasser d'elle, la tuer. Elle a fait semblant d'être malade. Elle a fait sécher une peau de mouton au soleil et elle s'est couchée dessus.

¹ Ce conte porte le numéro 709 (AT 709) dans la classification internationale des contes, établie par Aarne et Thompson

² Ce conte est traduit le plus près possible du texte (parler arabe du Liban). Il a été publié dans **La Planteuse de cumin**.

Quand elle se retournait, la peau craquait. Elle gémissait et disait : "Mes os craquent, je suis malade. Je vais mourir comme ta première femme". Il a fait venir tous les médecins.

Les médecins partis, elle a dit à son mari : "Les médecins ont dit que je ne guérirai que si je bois un verre du sang de ta fille". L'homme a emmené sa fille en pleine nature pour la tuer mais au dernier moment, il n'en a pas eu le cœur. Il a égorgé un chevreau. Il a rempli un verre de son sang et a dit à sa fille : "Va. Ne reviens pas à la maison. Elle te tuerait." De retour chez lui, il a donné le verre de sang à sa femme. Elle a fait semblant de le boire.

La fille s'est mise à marcher. Un peu avant la tombée de la nuit, elle a vu une dalle. Elle l'a soulevée et a trouvé des escaliers. Elle est descendue et elle s'est retrouvée dans un immense palais. Il y avait des chambres à coucher, une salle à manger, des meubles (à l'européenne) de toutes sortes. Elle avait faim. Sur une table, il y avait six couverts et un repas cuisiné. Elle s'est assise sur une chaise et a mangé le contenu d'une assiette. Elle s'est baignée et elle a dormi dans le plus petit lit.

Elle était chez les six rois des génies. Des jeunes gens qui étaient allés travailler. La nuit était tombée. Les six jeunes gens arrivent. Ils se sont installés pour manger. Le plus petit a trouvé son assiette vide. Chacun lui a donné un peu de son repas. Ils sont allés se coucher. Ils ont tous dormi. Le plus petit a trouvé la jeune fille dans son lit.

Au petit matin, elle s'est réveillée. Ils l'ont pressée de questions. Elle leur a raconté son histoire. "Tu seras notre sœur lui ont-ils dit. Tu t'occuperas de nous faire à manger et de nettoyer la maison pendant que nous serons au travail. Nous reviendrons le soir. Elle a accepté.

La femme est revenue vers son miroir : "Miroir mon miroir, c'est moi la plus belle ou bien c'est ma fille ? Maintenant elle est morte ". "Pas du tout, répond le miroir, elle vit mieux que toi, elle est comme une reine!" La femme est folle de rage. Elle entend une voyante qui passe dans la rue. Elle lui propose beaucoup d'argent pour qu'elle retrouve sa fille. "Elle vit dans un château dit la voyante, chez les rois des génies". "Je te donnerai ce que tu me demanderas si tu la tues" dit la mère.

La voyante appartient au monde des génies. Elle est allée sous la terre. Elle avait pris des peignes, des vernis à ongles, des rouge à lèvres, du fard, toutes ces choses avec lesquelles les jeunes filles aiment se faire belles. Elle s'est mise à crier les qualités de sa marchandise. La jeune fille s'est laissé tenter par un peigne. La voyante a insisté pour la peigner. Elle lui a enfoncé le peigne dans la tête et l'a tuée.

Le soir, les six frères sont revenus. Ils ont trouvé leur sœur morte. Ils l'ont beaucoup pleurée. Ils étaient affligés. Ils ont mis leur sœur dans un coffre sur le dos d'un chameau et ont dit au chameau: "Celui qui te diras 'viens', éloigne-toi de lui et celui qui te diras 'va-t-en', tu t'approcheras de lui".

Le chameau est allé au-dessus de la terre, dans la nature. Il a rencontré un jeune chasseur. "Que portes-tu dans ce coffre ?" a demandé le chasseur. Le chameau n'a pas bougé. "Va-t-en! Va-t-en !" a crié le jeune homme exaspéré. La bête s'est approchée de lui. Il a ouvert le coffre et il a vu une jeune fille belle comme la lune. Il a emporté le coffre chez lui. C'était le fils du roi. Il a mis le coffre dans sa chambre et a fermé la porte. Tous les jours, il entrait dans sa chambre, ouvrait le coffre et pleurait, pleurait, pleurait.

Le jeune homme maigrissait. Ses yeux avaient changé. Pressé par les questions de son père et de sa mère, il leur a raconté son histoire. Le roi a fait convoquer les meilleurs médecins du royaume : "Celui qui guérira ma fille, je lui donnerai la moitié de mon royaume". Les médecins venaient des quatre coins du royaume. Ils l'auscultaient, l'examinaient. Son cœur battait mais elle avait les yeux fermés et elle dormait. Un jour, un médecin très habile s'est présenté. Il a examiné tout le corps et dans ses cheveux, il a trouvé un peigne, sur le côté. Il a retiré le peigne. Elle s'est réveillée. Le fils du roi l'a épousée.

Sa mère avait vieilli. Elle est allée devant son miroir: "Miroir mon miroir, c'est moi la plus belle ou c'est ma fille ?" "Ta fille a épousé le fils du roi, a répondu le miroir, et elle vit dans le bonheur et l'opulence ". Elle était folle de colère. Elle a fait venir des voyants, des voyantes, personne ne savait où était sa fille. Le temps a passé. Un jour, la fille s'est souvenue de ses parents. Elle en a eu le cœur serré. Elle a envoyé les chercher et les a fait vivre jusqu'à la fin de leurs jours dans son palais, malgré tout ce qu'ils lui avaient fait.

Mère ou marâtre ?

Commençons par nous remettre en mémoire.

Nous disposons jusqu'ici, en français, de deux traductions importantes de la Blanche Neige des frères Grimm, celle de Marthe Robert, et celle d'Armel Guerne. Nous avons, depuis peu, celle de Natacha Rimasson-Fertin qui est très fidèle au texte allemand et dans laquelle des notes précieuses accompagnent chaque conte.

Là, Blanche-Neige est victime de la jalousie de sa marâtre. Dans la version libanaise, au début de l'histoire, les deux personnages féminins sont désignés par les termes *marâtre* et *belle-fille* jusqu'au moment du conflit ; c'est-à-dire la puberté de la jeune fille. A partir de là et jusqu'à la fin du conte, on n'a plus que les termes de *mère* et *filles*

Dans la version du Niger, c'est une femme qui rend un culte au soleil avec un van d'or et un van d'argent ; et tous les jours, elle demande au soleil : " Qui de nous trois est le plus beau ? " et tous les matins, le soleil lui répond : " Ton van d'or est beau, ton van d'argent est beau, mais toi, tu es la plus belle ". Un jour, le soleil répond : "La petite fille que tu portes dans ton ventre est la plus belle de tous "... Et la mère fait tout pour perdre le bébé. C'est aussi vis-à-vis de la petite qu'elle porte en son sein que la mère éprouve une jalousie sans bornes, dans la version kabyle (*Qui de nous est la belle, ô lune*).

Alors mère ou marâtre ? Selon les versions c'est parfois l'une parfois l'autre.

Dans la récente traduction de Natacha Rimasson-Fertin, une note précise :

... Le changement majeur lors de la 2^{ème} édition est le remplacement du personnage de la mère de Blanche-neige par une marâtre...³

C'est donc le rapport mère/fille qui est le point central de ce conte. La marâtre est sans doute un détour, un leurre plus facilement acceptable ; elle est affublée naturellement de toutes les méchancetés !

Il faut tout de même signaler de nombreuses versions où la mère ne joue aucun rôle dans l'histoire, mais où les sœurs aînées, jalouses de la beauté de la plus jeune, lui font subir les mêmes épreuves. Nous y reviendrons.

Partant de là, demeure la question relative au moment où la jalousie de la mère est déclenchée. Dans certaines versions on parle de l'âge où l'héroïne a été " jeune fille ", donc pubère, donc socialement sexuée (femme potentielle). C'est à partir de ce moment précis que naît la jalousie de la mère à l'égard de sa fille et ce dans une relation triangulaire : mère, fille, miroir. Dans la version libanaise comme dans celle des Grimm, il s'agit d'un miroir. Dans la version kabyle (*Qui de nous est la belle...*), c'est la lune. Dans une version grecque (**Catalogue raisonné...**), c'est un miroir que l'on appelle " soleil ". Au Niger c'est le soleil...

Ces éléments ont en commun une forme ronde et brillante et portent un regard/reflet sur la beauté des deux protagonistes. Peut-on comprendre le miroir comme le regard de la mère sur elle-même ? Sa lucidité ? On voit bien à nos visages, tous les matins, les traces du temps

³ p. 305

qui passe. Cette lucidité se fait-elle par rapport à un regard masculin désirant pour une beauté hélas souvent associée à la jeunesse ?

Une version canadienne (*La petite Sophie*) vient éclairer ce motif : un jeune homme travaille chez la marâtre; Ti-Jean est très beau, doux et gentil. Il est amoureux de la jeune fille, mais il plaît à la mère qui jette dans un puits sa belle-fille.

Dans la version marocaine (*Le miroir merveilleux*), le père apprécie tant la beauté de sa fille qu'il désire l'épouser.

Les hostilités sont donc déclenchées par une rivalité entre mère et fille vis-à-vis du regard désirant d'un homme. Chaque génération doit céder un jour la place à la génération suivante. Même si cela est parfois difficile à accepter, la réaction de la mère/marâtre est un signe d'immaturation.

Le lieu de l'abandon

Dans la version libanaise, c'est le père qui abandonne sa fille, dans celle des Grimm, c'est un chasseur. Dans les deux cas, ils obéissent aux ordres de la marâtre. Dans la version de 1812, c'est la reine-mère, elle-même: « ... elle demande un carrosse et amène sa fille dans la forêt. Il y avait beaucoup de roses rouges. La mère demande à sa fille d'aller cueillir des roses et là, elle l'abandonne en espérant qu'elle se fera dévorer par des bêtes sauvages. » Dans la version du Niger, c'est la mère qui jette sa fille chez les génies, et dans la bretonne (*La petite Toute Belle*) c'est la bonne qui jette la fille dans un puits, obéissant ainsi à l'ordre de la mère.

Les lieux, eux aussi différents.

Si la forêt est souvent le lieu privilégié pour abandonner la jeune fille en Europe, au Liban le père laisse sa fille dans un lieu " sauvage ", en pleine nature. Les deux lieux se situent hors du monde organisé par l'homme. Parfois c'est au fond d'un puits que la jeune fille est abandonnée (*La petite Toute-Belle*, *La petite Sophie*, ...); puits qui l'emmène dans le monde souterrain à l'instar de la dalle dans la version libanaise.

Cette dalle a tout de suite attiré mon attention lors du collectage : « ... elle soulève une dalle et elle descend dans un monde souterrain ». Quand j'ai interrogé la conteuse et son entourage sur le sens de cette dalle, tous m'ont précisé qu'elle était de marbre. Une dalle de marbre signifie une tombe dans un cimetière. La jeune fille est donc abandonnée, dans une espèce de *no man's land* et ce, quelle que soit la version.

C'est une étape entre deux mondes : humain/sauvage, sur terre/sous terre, humain/surnaturel. Mais nous le verrons plus tard, c'est aussi entre deux statuts : la jeune fille arrive dans ce lieu et ne revient, vers le monde des hommes, que pour se marier, pour devenir femme.

Ce " no man's land " constitue la charnière où certaines versions qui commencent comme *Blanche-Neige*, embrayent sur un autre type. Un exemple : *Nourie Hadig*, version arménienne. Dans ce conte, quand l'héroïne est abandonnée dans les bois, elle trouve une grande maison. Elle y entre et là, virage vers "la pierre de patience " ; elle trouve un homme endormi à côté d'une inscription : "Il faut me soigner, me nourrir, pendant sept ans. Et dans sept ans, quand je me réveillerai, j'épouserai celle qui aura pris soin de moi". L'héroïne s'occupe avec dévouement du jeune homme mais une fausse fiancée s'en mêle et quand il se réveille, c'est elle qui est à ses côtés, il l'épouse. Un jour, il part en voyage et demande aux deux femmes : "Qu'est-ce que je vous rapporte de mon voyage ? "; et la vraie fiancée, *Nourie Hadig* (graine de grenade) dit : " Je veux la pierre de patience ".

Il cherche la pierre de patience et le seul homme qui la lui vend lui dit : "Celui qui t'a demandé cette pierre a un secret très lourd à confier." Et, pendant que *Nourie Hadig*

confie son histoire à la pierre de patience, le prince l'entend et sait que c'est elle qu'il doit épouser. Voici la fin du conte !

Cette articulation dans une autre direction est rendue possible à ce moment précis du conte parce que les événements se déroulent dans un lieu où toutes les éventualités sont ouvertes. Cette étape charnière hors du monde policé rend toutes les suites possibles.

Il me semble pouvoir parler là de " contes en kit". Deux types de contes peuvent se combiner mais pas n'importe comment, il faut qu'au point de vue du sens et au point de vue de la topographie, l'enchaînement soit logique.

La nature des êtres rencontrés

Quand la jeune fille arrive dans le monde souterrain, à travers la dalle (version libanaise), elle se retrouve dans le monde des génies, mais aussi dans le monde des morts. La voyante fait elle aussi partie du monde des génies comme le miroir est une sorcière. Comme si tout se liguaient pour que la fille ne puisse arriver que là, dans un monde surnaturel qui est organisé comme le monde des humains : une salle à manger, des assiettes, des verres, etc., de plus ce sont des êtres raffinés puisqu'ils possèdent des meubles à l'européenne. Ces détails propres au monde des humains se retrouvent dans diverses variantes.

Le statut surnaturel des être rencontrés a une grande importance pour la suite des événements.

Dans la version du Niger, ils sont sept génies (ce sont des nains en Allemagne, des dragons dans une version bretonne, six rois des génies au Liban, un serpent en Kabylie, etc.). Dans une grande majorité de ces versions, la relation frère/soeur lie immédiatement les êtres rencontrés et l'héroïne. Ce sont des êtres surnaturels ; il va donc de soi qu'elle ne peut avoir d'histoire d'amour avec eux, donc c'est la " fraternité imposée" : on ne peut pas se marier avec un géant, un ogre, un dragon, un nain ou un génie ; les humains n'ont de commerce qu'avec les humains. C'est un peu la première étape d'une vie avec quelqu'un de sexe masculin, sans mariage et sans histoire d'amour possible.

Dans certaines versions, la jeune fille se retrouve chez des jeunes gens bien humains, des chasseurs, des étudiants, etc. Il est fréquent aussi que ceux-ci lui proposent d'être leur soeur. Il y a, cependant, une version de Fès (*Lalla Khallal el Khadra*) où la jeune fille arrive chez des chasseurs. Elle se marie avec le plus jeune avant d'être tuée par la marâtre. Morte, les jeunes gens la posent sur un chameau qui se promène dans la nature. Le sultan la trouve, l'épouse et l'envoie rejoindre son harem. Elle réussit à s'échapper, avec six de ses coépouses et part retrouver les sept chasseurs. Elle rejoint donc son mari et vante aux six jeunes filles les avantages d'avoir un homme rien que pour soi. C'est tout de même étonnant : un premier mariage puis un deuxième avec le sultan pour finir par un retour vers le premier époux, pour raison de monogamie ! Sa cousine algéroise (*Amna et sa marâtre*) épouse l'un des sept frères qui la recueillent puis épouse le sultan ; comme si de rien n'était !

Le chasseur a un statut à part dans cette galerie de personnages appartenant au monde sauvage, il est entre deux mondes : il relève du monde organisé par les humains aussi bien que de celui de la nature. Il permet donc les deux possibilités. D'ailleurs, dans la version d'Afanassiev, c'est un prince qui est déguisé avec une peau d'ours et qu'il ne revêt que quand il va à la chasse : il est vraiment homme-animal.

Dans la version du Niger, à un moment donné, le plus jeune des génies a une velléité amoureuse mais, l'aîné dit : " attends, nous avons dit que c'est notre soeur ; c'est notre soeur". Il semble que dans cette étape initiatique qui mène vers le statut de femme, la jeune fille doit

s'adapter à une vie auprès d'êtres masculins qui exclue tout rapport amoureux (sauf exception) : frères dans la majorité des versions, père dans la version kabyle. C'est une initiation aux tâches qui incombent aux femmes en particulier celle de préparer la nourriture. D'ailleurs dans la version de 1812 des Grimm, les nains demandent à Blanche-Neige de faire à manger. Il n'est aucunement question d'une autre tâche ménagère.

La version palestinienne est une exception qui mérite d'être mentionnée ; la jeune fille est recueillie par une ogresse, personnage féminin donc, qui s'avère être une mère adoptive très aimante.

L'arme du crime

Une fois le processus initiatique, dans la forêt, dans le puits ou dans le monde souterrain, entamé, la mère intervient de nouveau. Elle veut absolument tuer sa fille. Elle consulte le miroir, la lune, le soleil, un colporteur localise l'héroïne et tente une ou trois fois de l'empoisonner.

Toutes les tentatives pour tuer la jeune fille mettent en scène des objets liés à la féminité. Dans la version libanaise, la voyante se fait passer pour une marchande qui vend "*toutes ces choses avec lesquelles les filles se font belles : vernis à ongles, rouge à lèvres, fard à joues,...*" et empoisonne la jeune fille à l'aide d'un peigne. Dans la version nigérienne, plusieurs tentatives se font par la chevelure. Le peigne est le moyen le plus récurrent. La chevelure, symbole de féminité dans de très nombreuses cultures. Nous pouvons citer aussi le lacet et la pomme (Grimm) - chacun connaît la valeur symbolique de la pomme dans la culture européenne...pomme rouge de surcroît!- , une bague, etc.

Mais c'est dans *La petite Toute-Belle* que les objets qui vont servir à tuer la fille semblent les plus explicites. La bonne va au puits et voit la petite Toute-Belle vivante. Elle revient chez la mère et lui dit : "*elle est vivante, elle est toute belle*" et la mère va demander conseil à une sorcière qui lui prépare des dragées rouges empoisonnées. Elle les lui jette mais les dragons lui disent : "*Ne les mange pas. Tu en mourrais*". Deuxième tentative : une robe rouge empoisonnée. En France, il n'y a pas si longtemps encore, la robe de mariage était rouge. (**Façons de dire...**).La fille enfle donc la robe et tombe ! C'est vêtue de cette robe rouge que les dragons l'exposent, qu'ils la mettent dans une châsse et qu'ils la jettent à la mer...et là elle sera retrouvée par un jeune roi qui l'épousera. Elle porte déjà sa robe nuptiale, elle a même les dragées !

L'exposition du corps

Dans presque toutes les versions, les " frères " ne veulent pas voir disparaître le corps, ils ne veulent pas l'enterrer. La jeune fille, comme morte, est systématiquement exposée sur une colline ou sur un chameau... En tout cas, il y a surélévation du corps. Parfois aussi, son corps est jeté à la mer (*La petite Toute-Belle*) . Dans tous les cas, le corps est enfermé dans une châsse, un coffre , un cercueil, un palanquin, etc.

Exposée sur un promontoire, l'héroïne est exactement entre ciel et terre, entre deux états ; elle est morte à l'état de jeune fille et va se réveiller à l'état de femme mariée, mère potentielle ou même tout court.

Dans le village où j'ai entendu le conte libanais, les gens disent bien : "*le jour de ses noces, une jeune fille doit être inexpressive, il ne faut pas qu'elle pleure parce qu'on dira qu'elle a été mal élevée et qu'elle a peur d'aller dans la maison de son époux; il ne faut pas qu'elle rie parce qu'on va penser qu'elle se réjouit de quitter sa famille et qu'elle y a été maltraitée*".

En Afrique du Nord, on habillait bien la jeune mariée de plusieurs couches de vêtements, de tissus, d'étoffes et sur une pile de matelas ou sur une estrade, on l'exposait pendant plusieurs jours. Elle devait rester la plus impassible possible. Un ami tunisien me racontait que quand sa cousine s'est mariée, il y a de cela trente ans, elle était restée enfermée dans sa chambre pendant une semaine avant le mariage. Aucun jeune homme ne pouvait y entrer avant ses noces et aucune femme mariée.

La mariée se retire de la vie, elle meurt symboliquement, demeure en gestation puis revient à la vie avec un statut nouveau ; mort à l'état de jeune fille et renaissance à l'état de femme. C'est bien d'un trousseau de mariage que la jeune fille est dotée dans la version nigérienne. Dans la version allemande de 1812, elle a des roses rouges...

Et la mère dans cette affaire ?

Dans la version des frères Grimm, la mère est tuée. Dans celle du Niger, la fille, devenue mère à son tour, tue, elle-même, sa propre mère. Parfois aussi, non contente de ce qu'elle a déjà fait, la marâtre tue son petit enfant (Roumanie). Elle continue ses méfaits, une génération plus loin avant d'être châtiée, comme elle le mérite. C'est la version libanaise qui est la plus étonnante de ce point de vue : la fille fait venir sa mère pour qu'elle vive avec elle au palais. La mère est morte symboliquement ; en tous les cas par rapport à l'objet du conflit ; la beauté féminine, le conte dit bien : "*elle avait vieilli*". Le miroir ne répond plus, les voyantes sont mises hors-service. Plus besoin de la " tuer ", elle est neutralisée.

Là, j'aimerais tout de même terminer sur une question qui risque de contredire toutes les hypothèses relatives au personnage de la mère : cette femme est-elle tout compte fait si négative ?

Si elle n'avait pas abandonné, tué, éloigné sa fille, jamais celle-ci n'aurait épousé le prince, le roi, le chef, etc. !